

Le nationalisme et sa signification pour les relations internationales

Autor(en): **Ledermann, Laszlo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie**

Band (Jahr): **7 (1959)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-727521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE NATIONALISME ET SA SIGNIFICATION POUR LES RELATIONS INTERNATIONALES

Contribution à une étude historique et psycho-sociale

par Laszlo LEDERMANN

I

NOTRE âge est celui du nationalisme, *des* nationalismes. Que l'on considère le nationalisme comme un « état d'âme », une doctrine politique, un « mythe politique » ou encore comme un programme de partis politiques, il est certain qu'il est le principe moteur, la force politique qui a contribué à modeler le visage de l'Europe et du monde depuis plus d'un siècle et demi. Quoique libéralisme et démocratie, d'un côté, marxisme et communisme, de l'autre, exercent, certes, une forte attraction sur une partie considérable des citoyens de notre globe, il est cependant indéniable qu'en popularité, en influence sur les masses, le nationalisme les surpasse comme force motrice de la politique nationale et internationale contemporaine ¹.

¹ Tous les manuels de l'étude des relations internationales contiennent un chapitre consacré à l'explication du nationalisme et de son influence sur les relations internationales. Parmi les plus récents de ces manuels, voir entre autres: M. M. BALL - H. H. KILLOUGH: *International Relations*, New York 1956; R. BLÜHDORN: *Internationale Beziehungen*, Wien 1956; E. B. HAAS - A. S. WHITING: *Dynamics of International Politics*, New York 1956; F. H. HARTMANN: *The Relations of Nations*, New York 1957; L. A. MILLS - Ch. H. McLAUGHLIN: *World Politics in Transition*, New York 1957; H. J. MORGENTHAU: *Politics among Nations*, New York 1954; N. J. PADELFORD - G. A. LINCOLN: *International Politics*, New York, 1954; N. D. PALMER - H. C. PERKINS: *International Relations*, London 1954; F. L. SCHUMAN: *International Politics*, New York 1957; G. SCHWARZENBERGER: *Power Politics*, New York 1951; R. STRAUZ-HUPÉ - S. T. POSSONY: *International Relations*, New York 1950; V. VAN DYKE: *International Politics*, New York 1957; Q. WRIGHT: *The Study of International Relations*, New York 1955.

Il est impossible de donner ici ne serait-ce qu'une bibliographie succincte des études particulières ayant trait au nationalisme et à ses diverses manifestations. Son importance croissant sans cesse au point de vue des relations internationales, le nationalisme a produit une vaste littérature depuis la fin de la Première et surtout de la Seconde Guerre mondiale.

Pour de bonnes *bibliographies* récentes d'études portant sur les différents aspects de nationalisme, cf. entre autres: K. W. DEUTSCH: *An Interdisciplinary Bibliography on Nationalism, 1935-1953*, Cambridge, Mass. 1956, et Boyd C. SHAFER: *Nationalism* (voir la bibliographie), New York 1955.

Il nous semble que toute tentative d'analyse du phénomène : nationalisme doit être entreprise à partir d'une étude approfondie de l'évolution historique du nationalisme d'une part, d'une analyse psychologique et sociale du nationalisme d'autre part. A ces deux sortes d'analyses devrait s'ajouter celle des nationalismes « nationaux », à savoir des études particulières sur les manifestations du nationalisme dans les différents pays ².

Nous avons dit que le nationalisme peut être considéré comme un « état d'âme », donc une « condition psychologique » qui s'empare des individus et des masses : c'est dire aussi qu'il est infiniment difficile, sinon impossible, de le définir, tout au moins en des termes simples. Et cependant, de ces définitions, il en existe en quantité : chaque professeur de sciences politiques en donne une. Choisissons-en une au hasard. « Le nationalisme — dit-on — est une *méthode de penser* et une *manière de penser*, une *méthode d'agir* et une *manière d'agir* qui attribue aux qualités du pays auquel on appartient une prééminence sur celles de tous les autres pays. » ³ Et voilà ! en savons-nous davantage après cette définition pédante ? Bernard Shaw, le grand humoriste et écrivain anglais, s'est acquitté avec plus de bonheur, nous semble-t-il, de la tâche, sinon de définir, du moins de « caractériser » le nationalisme lorsqu'il lança la boutade selon laquelle le nationalisme est « la ferme conviction que le meilleur pays qui soit au monde est celui dans lequel le hasard nous a fait naître ». A vrai dire, le nationalisme a des faces si différentes, montre des velléités et des formes si diverses qu'il est quasiment impossible de l'enfermer dans l'étau d'une définition simple et unique ⁴.

Peut-être pénétrons-nous davantage dans les mystères du phénomène « nationalisme », si nous l'illustrons par des citations qui nous feront, sinon « comprendre », du moins « sentir » ce que nous entendons communément par nationalisme ; c'est là en tout cas une méthode légitime puisque le nationalisme fait appel autant, sinon plus, aux sentiments qu'à la raison. Voici une de ces citations : « Les légions que notre pays envoie sont armées non pas de l'épée mais de la croix. Cet état supérieur que nous cherchons à atteindre n'est pas d'origine humaine mais divine... Nous avons étendu notre domination à des pays lointains afin de sauvegarder nos intérêts et nous avons, par là, accepté aussi l'obligation de faire partager les bienfaits de la liberté et du bien-être à des peuples moins favorisés. »

² La présente étude est basée sur ces trois sortes d'analyses auxquelles s'ajoutent des considérations sur les facteurs qui favorisent l'aggravation du nationalisme et sur ceux qui lui sont au contraire défavorables. Pour des études sur les différentes formes d'analyse du nationalisme, voir la bibliographie *cit.* de K. W. DEUTSCH. Pour une bonne étude d'un nationalisme « national », voir R. GIRARDET : « Pour une introduction à l'histoire du nationalisme français » dans *Revue française de science politique*, Paris, septembre 1958.

³ Une définition récente du terme « nationalisme » est donnée par GIRARDET (*op. cit.* dans la note précédente) selon laquelle « le terme nationalisme tend... à désigner tout système relativement cohérent de pensée, de sentiments ou d'émotions essentiellement centré sur la défense ou l'exaltation de l'idée nationale ».

⁴ Voir quelques-unes de ces définitions dans Boyd C. SHAFER : *op. cit.*, chap. I.

En écoutant ces paroles, extraites du discours inaugural, prononcé le 4 mars 1925, par le président des Etats-Unis Calvin Coolidge, ne sentons-nous pas vaguement que ce qui a inspiré leur auteur est un sentiment très proche de ce que nous appelons communément le nationalisme. C'est le même sentiment, bien qu'exprimé sur un diapason déjà plus élevé, que celui qui se fait jour dans les paroles suivantes d'un nationaliste de l'autre côté du rideau de fer cette fois-ci — car « nationalisme » et « communisme » peuvent être, comme nous allons le voir encore, de fort bons compagnons. Il s'agit de l'allocution adressée par l'écrivain soviétique Ilya Ehrenburg aux soldats de l'armée rouge en pleine guerre mondiale: « Soldats, disait Ehrenburg, avec vous marchent vos ancêtres qui ont cimenté ce pays de Russie, les preux du prince Igor, les légions de Dimitri; avec vous marchent les soldats de 1812 qui ont mis en déroute l'invincible Napoléon. » Et c'est le même sentiment aussi qui a inspiré Robespierre lorsqu'il dit: « Il est dans l'intérêt des peuples de protéger la nation française, car c'est à partir de la France que doivent s'accomplir la liberté et le bonheur du monde entier », ou lorsque Dostoïevski écrit dans son *Journal* que « la Russie sent et reconnaît qu'elle seule est l'incarnation de l'idée chrétienne et que le monde ne sera libéré que lorsqu'il deviendra russe », ou encore lorsqu'un ministre turc déclare que « l'histoire de l'humanité a commencé avec les Turcs; s'il n'y avait pas eu de Turcs, il n'y aurait peut-être pas eu d'histoire et, de toute façon, il n'y aurait pas eu de civilisation »⁵. Lorsque les Hongrois disent: *Extra Hungariam non est vita, si est vita non est ita*, ou des Suisses croient qu'« il n'y en a point comme nous », ou encore lorsque l'Anglais dit: *Right or wrong: My country*, ou si des Chinois considèrent que leur patrie est « le milieu du monde »: n'est-ce pas là, encore et toujours, pour parler de nouveau avec Bernard Shaw, cette « ferme conviction que le meilleur pays qui soit au monde est celui dans lequel le hasard nous a fait naître »?

Pendant, ce qui est difficile, c'est de *comprendre* pourquoi, pour quelles *raisons*, et par suite de quelles circonstances cette force politique puissante qu'est le nationalisme est née, comment elle s'est développée et comment, gagnant de proche en proche, elle a envahi depuis l'Europe la scène politique, on peut dire actuellement, du monde entier. De plus, on aimerait aussi distinguer entre ce qu'il y a de bon, de positif, de constructif dans le nationalisme, de ce qu'il y a de destructif et d'agressif, agressif envers d'autres pays et destructif de la paix et de l'ordre international. Pour essayer de comprendre ces différences, la meilleure méthode, nous semble-t-il, est de faire revivre les étapes historiques du nationalisme et de voir comment ce sentiment s'est développé à travers l'histoire et comment à chaque époque historique il a gagné en intensité. Nous verrons ainsi également quelques-unes des raisons profondes, psychologiques et sociales, qui ont fait du nationalisme ce qu'il est aujourd'hui, à savoir la force politique dominante sur la scène internationale.

⁵ Pour d'autres « illustrations du sentiment nationaliste », voir les exemples cités par Hans KOHN: *Nationalism, its Meaning and History*, New York 1955, pp. 93 ss.

II

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi l'on ne peut pas parler de nationalisme, au sens propre du mot, avant la constitution, à partir du XIV^e siècle, d'Etats nationaux souverains. L'antiquité, la Grèce des cités, Rome, républicaine et impériale, ignoraient ce que nous caractérisons aujourd'hui par « nationalisme ». Bien au contraire: la Rome antique, en s'emparant de territoires et de peuples si divers, a été un empire *cosmopolite*: « Civis Romanus » voulait dire: « Civis mundi », le cosmopolitisme des grands philosophes latins comme Sénèque et Marc Aurèle n'a pas eu d'autre source. De même, le moyen âge, qu'il ait obéi au souverain pontife ou au chef de l'Empire romain de nation germanique, a été, lui aussi, d'essence cosmopolite. Comme l'empereur a réuni sous son sceptre des peuples, des princes et des communautés politiques d'origines fort diverses, la papauté, elle aussi, a tâché de gagner à la foi chrétienne, et à son empire temporel, des hommes d'origines les plus différentes. Parler donc d'un nationalisme « chrétien » ou encore « impérial », c'est non seulement commettre un anachronisme mais aussi prononcer une contradiction dans les termes.

Ce n'est qu'avec le déclin de l'empire universel du moyen âge que des Etats nationaux se forment en Europe — pensons à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne, au Portugal. C'est alors aussi que des *nations* au sens propre du terme se sont constituées et ce n'est qu'alors que prend naissance le nationalisme moderne. Il nous faut donc chercher l'origine du nationalisme dans les mêmes circonstances et les mêmes facteurs qui ont amené l'affermissement des Etats nationaux du XIV^e au XVIII^e, ou si l'on veut au XX^e siècle.

A cet égard, il y a des théories fort diverses qui tâchent d'expliquer la naissance et l'éclosion des nations. Les uns leur attribuent une origine « naturelle »: « il est, disent-ils, « naturel » pour l'homme de vivre dans une nation. » Les autres, par contre, clament l'origine *supra*-naturelle — divine ou mystique ou encore métaphysique — de la nation. D'autres encore — et dans les écrits de Marx et de Lénine nous trouvons de nombreux passages caractéristiques à cet égard — expliquent le phénomène « nation » par des raisons « matérialistes » et y voient « le résultat logique de la tentative de la part de la bourgeoisie de s'emparer du marché économique »: conséquence de l'explication matérialiste de l'histoire ⁶. D'autres exégètes voient l'origine de la nation dans des causes « physiques » et « organiques ». Selon ces derniers, la géographie (l'existence de frontières naturelles par exemple), la race (une race commune), la langue (une langue commune), la religion (une religion com-

⁶ Quoique, en 1913, Staline pensât encore que « la nation est une communauté stable, historiquement constituée, de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique qui se traduit dans la communauté de culture ». *Le marxisme et la question nationale*, éd. de 1949, Paris, p. 15.

mune) seraient à l'origine de l'établissement et, surtout, de l'affermissement du principe national. Certes, on ne peut pas nier par exemple que lors des guerres de religion, les Anglais ou les Hollandais, en luttant contre l'Espagnol — et vice versa — aient combattu à la fois pour leur patrie *et* leur religion nationale, de même que les Suédois guerroyant contre les Français et les Habsbourg. Certes, aussi, la volonté d'unir dans une même nation tous ceux qui parlaient la même langue a été à l'origine de beaucoup *d'irredenta*, c'est-à-dire de mouvements politiques qui tendaient précisément à rassembler dans une communauté nationale les hommes parlant la même langue. Cependant, on peut aussi citer l'exemple historique de nations *multi*-lingues comme aussi de nations dans lesquelles plusieurs religions co-existaient et continuent à coexister. De plus, que la doctrine de la supériorité d'une race soit un non-sens tant au point de vue scientifique que pratique, cela est, croyons-nous, suffisamment démontré. Cependant, il ne faut pas non plus nier l'influence des facteurs langue, religion et race sur le développement du nationalisme — et surtout de l'*image*, de la conception, des « stéréotypes » que les nationaux se sont faits de ces facteurs. Toujours est-il que c'est dans d'autres facteurs qu'il nous faut chercher les éléments essentiels pour la compréhension du phénomène social qu'est la *nation* et du nationalisme auquel elle a donné naissance. Comme l'a exprimé l'historien français Fustel de Coulanges : « Ce n'est ni la race, ni la langue, ni la religion qui fait une nation. C'est parce que les hommes *sentent* dans leur cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affection, de souvenirs et d'espérance. Voilà — dit-il — ce qui fait la patrie. »⁷ Cependant, nous allons le voir, les frontières entre « patriotisme » et « nationalisme » sont extrêmement difficiles à tirer. John Stuart Mill trouvait l'origine de la nation dans « ces sympathies communes qui existent entre nationaux et qui font qu'ils coopèrent plus volontiers entre eux qu'avec des hommes d'autres nations ». C'est aussi, pensons-nous, des « souvenirs historiques communs » et, comme disait George Washington dans son fameux *Discours d'adieu à la nation américaine* : « La cause commune pour laquelle nous avons combattu ensemble... les efforts communs, les succès aussi bien que les souffrances et les dangers que nous avons endurés en commun » : voici ce qui fait la patrie. Un autre facteur, il faut bien l'avouer, qui a cimenté une nation, étaient les guerres combattues ensemble par les membres d'une même communauté nationale. Selon certains psychologues, aucun sentiment n'unit aussi promptement et aussi profondément des groupements humains que l'antagonisme et la haine d'un ennemi commun. Aussi bien, on peut dire que si les nationalismes sont un puissant levain de guerre, les guerres, de leur côté, ont contribué partout à l'éclosion du nationalisme. Nationalisme anglais : guerres contre les Danois et les Français ; nationalisme français : guerres nationales, et ainsi de suite : nationalismes espagnols, suédois,

⁷ Voir aussi la définition classique, semblable à celle de Fustel de Coulanges, de Renan dans son discours *Qu'est-ce qu'une nation?*

hollandais et autres se sont tous nourris, se sont tous enflammés dans le feu des batailles livrées lors des guerres nationales qui parsemaient l'histoire européenne du XIV^e au XVIII^e siècle.

Cependant, les différents facteurs que nous venons d'énumérer, s'ils nous dévoilent quelques-unes des raisons de la constitution et de l'affermissement de cette entité politique que sont des nations et des Etats nationaux, ne donnent toujours pas une explication suffisante du phénomène *moderne* du nationalisme. C'est que la nation était incarnée jusqu'à la fin du XVIII^e siècle dans la personne du *monarque*. Ce n'est que lorsque, sous l'influence des doctrines de Rousseau et d'autres philosophes du XVIII^e siècle, la souveraineté a passé des mains du monarque dans celles du peuple et lorsque, aussi, les premières armées vraiment nationales et populaires ont fait leur apparition sous l'impulsion de la Révolution française d'abord, de Napoléon ensuite, que nous entrons délibérément dans ce que l'on appelle depuis « l'âge du nationalisme ». Il débuta en 1793 — et il dure toujours. Cependant, là aussi, il faut distinguer plusieurs étapes historiques qui, se superposant les unes aux autres, ont produit le nationalisme contemporain.

La Convention, le Consulat et, surtout, les guerres de l'Empire napoléonien ont porté à un haut degré le sentiment national et nationaliste. Au commencement du XIX^e siècle naissent et croissent, en opposition, précisément, aux tendances nationalistes de la Révolution française, dont la « Grande Armée » de Napoléon fut l'exécutante, des nationalismes un peu partout en Europe où le « petit caporal » a planté l'étendard tricolore. De la devise révolutionnaire française, les peuples « révoltés » retenaient surtout la parole : *Liberté!* C'est ainsi que naissait ce que nous appelons le nationalisme « libéral » du XIX^e siècle dont le but était de libérer ceux qui se sentaient appartenir à une même nation ; les libérer du joug étranger d'abord, du joug « absolutiste » de leurs propres gouvernants ensuite. Le « principe des nationalités » qui a amené peu à peu l'unification de l'Allemagne et de l'Italie a été une étape importante dans la voie du développement du nationalisme européen au XIX^e siècle. Ce nationalisme dit « libéral » se conjugait d'un nationalisme « romantique » — littéraire et même musical — dont les représentants bien connus furent Mazzini, Michelet, Kossuth, Kosciusko, Herder, Déroulède, Walter Scott et tant d'autres — et, dans le domaine de la musique, Chopin, Verdi, Liszt, Tchaïkovsky, Wagner, et nous en passons. En même temps, l'auteur allemand Hegel va jeter, dans sa *Philosophie de l'histoire*, les bases du nationalisme philosophique. Le sociologue Herbert Spencer et l'ethnologue Darwin à leur tour, en prônant les théories de la « lutte de l'espèce pour l'existence » et de la « survie des espèces les plus aptes » vont livrer les armes à l'éclosion d'un nationalisme « raciste » dont les pères spirituels, Houston Stewart Chamberlain et le comte Gobineau, proclameront la doctrine pseudo-scientifique de l'inégalité des races et de la prétendue supériorité de la race aryenne, doctrines dont les conséquences sur le développement

toujours plus accentué des nationalismes vont se manifester à une époque plus proche de la nôtre. Donc, nationalismes « révolutionnaire » et « libéral », « romantique » et « philosophique », « raciste » enfin, mais aussi nationalisme de « gauche » et de « droite » — dans ce dernier domaine pensons à un Barrès et à un Maurras ainsi qu'à l'*Action française* — ces différentes sortes de nationalismes vont constituer quelques-unes des étapes de la marche triomphale au XIX^e siècle du nationalisme moderne.

Et n'oublions surtout pas le nationalisme *économique*, corollaire important et inséparable du nationalisme politique. En effet, partout où le nationalisme a affirmé sa position dans le domaine politique, il a tâché également de se servir des armes que le contrôle du pouvoir mettait dans sa main dans le domaine économique. Aussi bien, néo-mercantilisme, c'est-à-dire protectionnisme douanier, protectionnisme du marché du travail national, conquête des marchés à l'étranger, conquête des sources de matières premières, investissements de capitaux à l'étranger, contingentement des importations et toutes les autres armes du nationalisme économique venaient opportunément renforcer l'arsenal du nationalisme proprement dit politique.

C'est ainsi que nous arrivons, dans cette énumération des étapes historiques du nationalisme, au XX^e siècle lequel a connu non seulement de nouveaux nationalismes et l'extension du nationalisme à des pays situés en dehors de l'Europe, mais a aussi vu l'épanouissement et l'accentuation croissante du sentiment nationaliste qui est arrivé, avant la Seconde Guerre mondiale déjà, à un degré de paroxysme inégalé jusqu'alors. En effet, la Première Guerre mondiale a amené dans son sillage la constitution de nouvelles nations se basant sur le principe wilsonien de l'auto-disposition des peuples et consécutive au démembrement de la Monarchie austro-hongroise ainsi que de la libération des républiques baltiques et finlandaise. Mais c'est le nazisme en Allemagne et le fascisme en Italie qui, se basant sur les principes pseudo-scientifiques du racisme, ont provoqué l'éclosion de nationalismes intégraux et agressifs. Le nationalisme est devenu, ici, un véritable culte, une véritable religion. La Seconde Guerre mondiale a adjoint à ces deux sortes de nationalismes intégraux un troisième: celui de la Russie soviétique; communisme et nationalisme vont désormais devenir de bons compagnons de marche. En effet, avec la Seconde Guerre mondiale, le communisme, qui jusqu'alors exérait le nationalisme qu'il appelait une doctrine « bourgeoise », a subitement découvert que le nationalisme pouvait très bien renforcer la combativité du peuple russe et le tour fut joué: dorénavant les devises nationalistes allaient renforcer l'arsenal des mots de combat communistes⁸.

⁸ Le « nationalisme marxiste » continue d'ailleurs à coexister avec « l'antinationalisme » (verbal) marxiste. Pour le dernier, s'inspirant des doctrines léninistes-stalinistes et qui considèrent le nationalisme comme étant d'essence « bourgeoise »; cf. entre autres la brochure de Liou Chao-tchi, président de la République populaire de Chine: *Internationalism and Nationalism*, Péking 1955. Il va sans dire que le « nationalisme marxiste » collabore partout avec les « nationalismes » bourgeois lorsque la conséquence de ces derniers nationalismes peut être un affaiblissement du front anticommuniste. Cf. *op. cit.*, p. 43. Voir aussi J. STALINE: *op. cit.*

N'oublions pas de mentionner dans cette énumération des étapes successives du nationalisme au XX^e siècle, un élément nouveau qui est appelé à un avenir brillant dans l'histoire future du nationalisme, à savoir le nationalisme extraeuropéen.

Jusqu'au XX^e siècle, le nationalisme a été une doctrine (ou si l'on veut un mythe politique) d'essence européenne dont les nationalismes américains — du Nord et du Sud — étaient le prolongement naturel. Mais à partir de la Première et, plus particulièrement, de la Seconde Guerre mondiale, le nationalisme est devenu surtout virulent dans les nouveaux pays du Moyen et de l'Extrême-Orient asiatique comme aussi en Afrique. Au fur et à mesure que de nouveaux États nationaux indépendants s'étaient créés dans ces parties du monde, le nationalisme s'y affirmait avec une intensité accrue. A côté des similarités avec les nationalismes européens et américains, ces nouveaux nationalismes asiatiques et africains accusent également des différences notables. En effet, dans les nouveaux États extra-européens, le mouvement nationaliste ne s'est pas développé, comme ce fut le cas en Europe, à partir de classes moyennes fortes et qui gagnaient constamment en puissance, ces « tiers états » qui sont devenus, depuis la Révolution française, la véritable assise et le principal soutien de l'État. Dans les nouveaux États asiatiques et africains, le nationalisme qui a été employé comme arme dans la lutte pour la « libération nationale » est surtout porté par des masses paysannes, pauvres, misérables même, en grande partie illettrées et conduites par une faible minorité d'intellectuels et de politiciens. De plus, dans aucun de ces pays extra-européens qui font actuellement l'expérience du nationalisme, ce dernier n'est basé sur la conception des droits humains et des libertés fondamentales de l'homme sur lesquels s'est fondé, à travers la philosophie rationaliste du XVIII^e siècle, le nationalisme dans les pays européens. Enfin, les nationalismes actuels de la plupart de ces pays nouveaux s'identifient étroitement avec la lutte contre ce que l'on appelle le colonialisme et l'impérialisme. Cependant, les Occidentaux feront bien de tenir compte, dans leur appréciation des nationalismes asiatiques ou africains, du fait que ces derniers sont souvent l'affirmation du désir d'indépendance (donc de la volonté d'être indépendants des Puissances étrangères), d'indépendance politique mais aussi économique; qu'ils ressemblent, sur plus d'un point, au patriotisme des pionniers qui ont forgé l'unité des États-Unis de l'Amérique du Nord et l'Empire britannique. D'ailleurs, lorsque le nationalisme des pays extra-européens s'applique à des territoires aussi vastes que l'Inde, la Chine ou l'Afrique occidentale, il est difficilement comparable au nationalisme d'une nation européenne dont l'étendue territoriale est beaucoup plus restreinte: il pourrait alors être plutôt comparé à des nationalismes « régionaux » ou « continentaux » (nationalisme « européen »?).

Voici donc quelques-unes des étapes de l'évolution historique du nationalisme moderne. Cette rapide revue de l'histoire du nationalisme permet-elle maintenant de définir plus exactement ce que nous entendons au juste par « nationalisme »,

nous permet-elle surtout de distinguer mieux ce qu'il y a de constructif de ce qu'il y a de destructif dans le nationalisme ?

Avant de répondre à ces questions, voyons brièvement quels sont quelques-uns des principaux facteurs qui contribuent à l'aggravation des nationalismes comme aussi ceux qui agissent dans un sens inverse. C'est à ce point de nos investigations que nous pouvons nous rendre compte du fait qu'une étude approfondie du phénomène: nationalisme nécessite la mise à contribution non seulement de presque toutes les sciences sociales mais aussi de quelques-unes des sciences naturelles⁹.

Constatons tout d'abord qu'il est extrêmement difficile de tracer une ligne de séparation entre, d'une part, les facteurs qui ont contribué et continuent à contribuer à l'éclosion et à l'affermissement du sentiment national et patriotique et ceux, d'autre part, qui, en l'accentuant et en l'aggravant, donnent naissance au nationalisme exagéré. Il s'agit là de mesurer des « degrés », des « intensités » pour lesquels nos instruments d'analyse dans les sciences sociales ne sont encore qu'imparfaitement adaptés. En effet, lorsque les différents facteurs qui contribuent à l'éclosion et à l'affermissement du sentiment national et patriotique (que nous avons brièvement mentionnés plus haut) dépassent un certain degré d'intensité, ils sont capables de donner naissance au nationalisme agressif. Prenons par exemple les facteurs « caractère national » et « symboles nationaux ». Il est indéniable que, parmi les facteurs qui forgent le sentiment national et patriotique, la différence des « caractères nationaux » joue un rôle non négligeable¹⁰. Différence ne veut pas nécessairement dire antagonisme, mais il est compréhensible que lorsque l'enseignement, d'une part, les moyens de communications de masse, de l'autre, s'emparent de ces différences en les employant pour les besoins de la propagande nationaliste, ces facteurs biopsychologiques (ou, si l'on veut, ethno-psychologiques) peuvent facilement exacerber les sentiments nationalistes.

Il en est de même des « symboles nationaux ». Des « héros » ou « martyrs » nationaux (Jeanne d'Arc, Guillaume Tell, Nelson, Washington, Cecil Rhodes, Napoléon, etc.), des lieux de pèlerinage nationaux (Mont Vernon, Abbaye de West-

⁹ Nous pensons qu'il revient au professeur Rudolf Blühdorn le mérite d'avoir attiré l'attention sur la contribution que la science *biologique* peut offrir à l'étude des phénomènes de relations internationales et, notamment, du nationalisme. Voir son livre *cit.*: *Internationale Beziehungen*. Attirons aussi l'attention sur la contribution que les nouvelles branches de sciences sociales, notamment l'étude de « l'environnement » et du « comportement humain » (« Behavioural Sciences ») peuvent faire à l'étude du problème de nationalisme.

¹⁰ La discussion concernant le rôle, dans la formation de la politique nationale et internationale, des « caractères nationaux » (ou des « traits caractéristiques des nationaux ») des différents pays est loin d'être close. Pour ceux qui nient ce rôle, voir Boyd C. SHAFER: *Op. cit.*, chap. XII; pour ceux qui, au contraire, le jugent important, voir entre autres, les ouvrages de Hermann KEYSERLING, Salvador DE MADARIAGA, Hans MORGENTHAU, André SIEGFRIED, etc. Voir sur les « stéréotypes nationaux », « L'étude scientifique de stéréotypes nationaux » dans *Bulletin international des sciences sociales*, Unesco, Paris 1951; O. KLINEBERG: *Etats de tension et compréhension internationale*, Paris 1952, et la bibliographie à la fin du volume: *De la nature des conflits*. Evaluation des études sur les tensions internationales (Association internationale de sociologie), Unesco, Paris 1957.

minster, Grütli, les monuments au « soldat inconnu », etc.), des fêtes nationales (14 Juillet, 4 Juillet, 1^{er} Août, etc.), les drapeaux et hymnes nationaux et d'autres « symboles » nationaux peuvent servir simultanément au renforcement du patriotisme ou à l'exagération du sentiment nationaliste. C'est à ce moment-là que ressort pleinement le rôle que peut jouer l'enseignement dans l'aggravation du sentiment nationaliste¹¹, ainsi que la propagande et, en général, les moyens de communication de masse, comme aussi, et en dernière analyse, l'emploi que l'on fait de ces instruments et des autorités qui décident de son emploi. Nous n'avons voulu, ici, qu'attirer l'attention sur ces facteurs; une étude approfondie de leur rôle est d'une importance capitale pour la compréhension du phénomène: nationalisme¹².

III

Voyons maintenant brièvement quelques-uns des facteurs sociologiques qui agissent dans un sens contraire au développement du nationalisme, donc favorables — du moins en partie — à la création d'un courant internationaliste.

Parmi ces derniers, l'on peut mentionner les particularismes régionaux, tels qu'ils se manifestent dans divers pays et qui, s'ils n'arrivent pas à la création de nouvelles nations et, partant, de nouveaux nationalismes, affaiblissent les tendances exagérées d'un nationalisme « total ».

Il ne fait non plus de doute que les progrès de la science technologique et, surtout, ses applications aux arts de la guerre, sont de nature de paralyser l'explosion des antagonismes nationalistes. La peur de la guerre qui, avec l'aide des engins destructeurs que la technique met désormais à sa disposition, peut amener la destruction totale des nations est un frein bénéfique des tendances excessives du nationalisme.

La reconnaissance des intérêts communs avec les nationaux d'autres pays est, certes, à la base d'un internationalisme « fonctionnel » représenté aujourd'hui par l'existence de plus d'un millier d'organisations internationales, publiques et privées. Le développement des organisations internationales, phénomène caractéristique de notre époque, est, en lui-même, un facteur favorable à l'internationalisme.

¹¹ En analysant quelques livres d'école américains de la période allant de 1776 à 1885, un auteur américain a pu conclure que les écoles primaires ont agi comme l'instrument le plus important pour inculquer le nationalisme aux Etats-Unis: Ruth MILLER: *Nationalism in Elementary Schoolbooks used in the United States from 1776 to 1885*. Ph. D. dissertation, Columbia University, 1952, typescript; cité par SHAFER: *op. cit.* p. 184. Lorsque, en 1897, les examinateurs de baccalauréat en France ont demandé aux élèves: « Quel est le but de l'enseignement de l'histoire? », 80% ont répondu: « Développer l'esprit patriotique. » Voir SHAFER: *op. cit.*, p. 186.

¹² Pour une discussion linguistique et sémantique du nationalisme, voir H. L. KOPPELMANN: *Nation, Sprache und Nationalismus*, Leiden 1956. Il ne faut non plus oublier l'influence psychologique qu'exercent dans la dissémination du nationalisme des « slogans », des « Schlagworte », des « expressions-force », ainsi que des stéréotypes de toute sorte.

Certes, aussi, l'influence toujours accrue de philosophies internationalistes de même que tout progrès de la morale internationale, de l'éthique chrétienne dont, malgré des indices contraires, on peut constater l'affermissement, sont des armes efficaces contre l'exagération du sentiment (ou, comme disait Nietzsche, de la « psychose ») du nationalisme¹³.

Evidemment, le transfert de pouvoir (et avec lui, le transfert de l'allégeance — de la « loyalty » — des citoyens) d'Etats nationaux à des organes supranationaux (comme le développement de la communauté européenne ou de la communauté atlantique) constituent des « dépassements » politiques du nationalisme. Encore faut-il savoir (à moins que ce transfert de « loyalties » s'opère au bénéfice d'organisations mondiales, donc universelles, possédant des organes législatifs, exécutifs et judiciaires effectifs et constituant une véritable communauté mondiale) si ce transfert d'allégeance ne signifie pas un simple transfert de nationalismes nationaux à de nouveaux nationalismes régionaux, aussi violents et agressifs que les premiers ?

IV

Nous avons pu voir quelques-uns des facteurs sociologiques — géographiques, ethnologiques, linguistiques, religieux, psychologiques et sociaux — qui ont contribué (et contribuent encore) à l'affermissement de nationalismes, comme ceux qui agissent dans un sens contraire à son aggravation. Il est vrai que, comme nous l'avons mentionné plus haut, les différents facteurs favorables au développement du nationalisme se trouvent également, même si, pour quelques-uns d'entre eux, à un degré d'intensité moindre, à la base de la constitution d'Etats nationaux, de communautés nationales, en un mot de *nations*, donc sont constitutifs en même temps du sentiment de patriotisme. Il faudrait donc, opération psycho-technique extrêmement difficile, pouvoir distinguer entre patriotisme et nationalisme. Or, nous l'avons dit, les frontières entre ces deux sentiments, comme aussi entre le nationalisme modéré et le nationalisme agressif sont extrêmement fluides.

Personne ne niera en effet les bons côtés du patriotisme et du nationalisme modéré dans lesquels sont présents conjointement l'amour de la patrie, du foyer et de la famille, unis à une fierté bien conçue de la culture et de l'histoire nationales, de tout ce que la nation représente dans le domaine culturel et civilisateur; le désir, aussi, de l'indépendance politique, de sécurité et de prestige pour sa nation. Il ne faut pas oublier non plus qu'un nationalisme modéré rend possible la coopération d'éléments hétérogènes à l'intérieur de la nation, qu'il rend réalisable, par exemple, la coopération entre individus et groupements humains appartenant à différentes

¹³ Cf. pour l'influence des forces éthiques dans la formation de l'esprit international, Th. RUYSSSEN: *La société internationale*, Paris 1950, chap. VI.

religions ou ayant des convictions philosophiques et politiques divergentes ou encore provenant de classes sociales ou de milieux économiques multiples, qu'il peut développer l'esprit de sacrifice, la volonté de résistance à l'oppression, comme l'ont montré des mouvements de résistance et de nombreuses révolutions nationales à travers l'histoire moderne et, en tout dernier lieu, celle de la Hongrie en 1956 et du Tibet en 1959.

Il ne faut donc pas médire à tout prix du nationalisme, à moins que l'on ait quelque chose de mieux, l'allégeance à une cause meilleure, plus noble, à lui substituer, une cause qui défende mieux l'ordre, la justice et les libertés humaines.

Au fond, lorsque l'on critique le nationalisme, c'est à ses excès que l'on pense surtout, c'est lorsque le nationalisme devient agressif, outré, lorsqu'il devient une dévotion presque religieuse à une entité mystique et même supranaturelle à laquelle on donne, faussement, le nom de « nation », lorsque la nation devient une fin en soi à laquelle doivent être soumis et sacrifiés aveuglément tous les individus, lorsque le nationalisme veut imprimer sa volonté à tous¹⁴ et finit par détruire la liberté à l'intérieur et développe, dans les relations internationales, des antagonismes avec d'autres nations; lorsque, enfin, il devient destructeur de la paix internationale et amène à la guerre, cette guerre où ont abouti tous les nationalismes exagérés. C'est de ce nationalisme aveugle (parce qu'il rend les hommes aveugles envers les véritables intérêts de leur nation) dont a dit l'historien anglais Toynbee qu'« étant donné les instruments de destruction que la technique moderne met dans la main des nations, les civilisations courent actuellement le risque d'anéantissement total si elles s'abandonnent dans les mains de nationalismes totalitaires ». C'est contre ce nationalisme-là qu'il convient de réagir. Mais comment?

V

Le véritable « dépassement » du nationalisme ne peut provenir que d'un effort personnel, individuel. Opéré de quelle façon? Par la raison? Evidemment, si nous voulons maintenir la paix et l'ordre internationaux, la raison nous dicte impérieusement de démanteler, de « domestiquer », ou, si l'on veut, de « désagressiviser » les nationalismes. Et cependant! Pauvre raison humaine dont l'un des plus grands philosophes de tous les temps, l'immortel Montaigne, a dit ironiquement: « Nous n'avons d'autre mesure de la vérité et de la *raison* que l'exemple et l'idée des opinions et coutumes du pays dans lequel nous vivons. Là, il existe la plus parfaite des religions, des polices, et l'usage parfait de toute chose. » Allons-nous donc attendre de

¹⁴ Si les adeptes du communisme voient dans la religion « l'opium du peuple », ce qualificatif convient mieux, nous semble-t-il, au nationalisme exagéré. Cf. Rabindranath TAGORE: *Nationalism*, New York 1917, p. 57: « The idea of the Nation is one of the most powerful anaesthetics that man has invented. »

la *raison* qu'elle rende inoffensifs les nationalismes agressifs? Alors que nous savons pertinemment que les sentiments et les passions dirigent la politique et les relations internationales autant, sinon plus, que la « raison raisonnante » des hommes? Mais alors, où trouver la clef de l'énigme nationaliste?

Nous sommes obligés de terminer cet essai d'une explication du phénomène « nationalisme » par une conclusion qui paraîtra à d'aucuns à première vue pédante: c'est pourtant la seule que nous dictent à la fois la raison et les sentiments. Ce n'est que par un emploi quotidien du *sens de la critique* et du *sens de l'objectivité* que nous arriverons — que *l'humanité arrivera* — à surmonter les dangers et les excès du nationalisme. Ce n'est que par un exercice continu et régulier de ces qualités que nous pourrons vaincre les sentiments de supériorité, de domination, les impulsions ataviques de lutte, de guerre et de rapine — et, surtout, leur corollaire: *la peur* — qui sont, tous, présents dans le nationalisme agressif.

C'est lorsque nous aurons surmonté nos préférences, nos préventions et préjugés les plus divers, les uns physiques et biologiques, tenant à la naissance, à l'hérédité, à la nature même de l'homme, les autres venant du milieu, de l'éducation ou qui tiennent aux conceptions, préférences et préventions nationales, régionales ou locales: c'est lorsque nous attacherons autant d'importance aux traits qui nous rapprochent et nous unissent aux hommes vivant au-delà de nos frontières nationales, que nous attachons actuellement aux facteurs qui nous en distinguent et nous en séparent, c'est donc lorsque nous aurons pris dans le nationalisme ce qui est capable d'unir et non pas ce qui est apte à désunir, c'est alors, et alors seulement, que nous aurons compris la leçon qui découle de l'histoire et d'une étude psychologique et sociale approfondie du phénomène moderne du nationalisme.

